

présente une telle réunion de symptômes et de complications que le *médicament* qui les combattrait tous ne peut exister.

Il n'est possible de lutter contre elle qu'à l'aide de moyens hygiéniques connus de tous et d'une réunion d'agents thérapeutiques, ayant chacun une action spéciale contre un ou plusieurs symptômes de la phthisie. C'est cette collection de médicaments qu'il faut rechercher, et c'est seulement quand elle sera toute entière entre les mains du médecin que l'on pourra espérer faire disparaître les divers accidents de la phthisie pulmonaire, et, par suite, conserver la vie au malade.

A mon humble avis, l'idéal serait donc :

1° De soustraire le tuberculeux par mésaventure, au milieu malfaisant, extrinsèque et intrinsèque, physique et moral, où et par quoi il est devenu tuberculeux : l'idéal encore, de changer le milieu actuel pour un meilleur à l'égard du tuberculeux par mauvaise origine, du tuberculeux par hérédité ; de telle sorte que ce tuberculeux fut placé dans des conditions telles, que de nouveaux tubercules ne germassent pas en lui ;

2° Cela fait, d'enrayer l'évolution des tubercules existants ;

3° De combattre l'hypérémie périphérique, ainsi que ses conséquences bronchiques et pulmonaires ;

4° D'entourer de soins pieux l'appareil digestif ;

5° De faire appel, et par tous les moyens, aux appareils nerveux, musculaire et cutané ;

6° De tenir compte des formes si variées de l'évolution tuberculeuse, ainsi que de la résistance de l'organe et de celle de l'organisme.

De sorte, qu'en résumé, le traitement doit être *individuel* et s'inspirer des particularités du cas. Là est la tâche, là aussi la difficulté.

Cependant, si l'on se place au point de vue de la germination tuberculeuse, le but serait de la *prévenir* chez un sujet prédisposé par sa *débilité*.

Nous savons que, dans la grande majorité

des cas, la tuberculisation spontanée est le résultat de l'inanition digestive ou de l'inanition respiratoire ; éviter ces causes, les éloigner si elles existent, c'est placer le sujet dans les conditions les meilleures pour le préserver.

L'homme, en effet, est un animal et, comme tel, né pour vivre en plein air. La vie civilisée a changé tout cela : au toit du firmament on a substitué le toit artificiel ; à l'air libre et sans limites, l'air emprisonné et empoisonné. Ce n'était pas assez : entre ses murailles, de plus en plus étroites, l'homme de la cité, supprimant la nuit, pour prolonger la durée de son activité comme aussi de ses jouissances, s'épuise par le corps, s'épuise par l'esprit, et arrive ainsi, par l'usure organique, à une caducité précoce, quand ce n'est pas à la tuberculisation de sa personne ou de sa race.

Voilà ce que coûtent les merveilleux progrès de l'humanité !

Faut-il donc conseiller l'abandon de la vie civilisée et le retour à l'état de nature ? La chose est impossible autant qu'insensée.

Ce qu'il faut, idéal réalisable, c'est faire marcher de pair, avec le reste, l'hygiène de l'édilité et l'hygiène du foyer domestique.

Et d'abord, quoiqu'on ne puisse empêcher l'évolution de la phthisie, il n'est pas dit qu'on ne puisse empêcher sa repullation.

Sans doute, le traitement sera long, mais est-ce une raison de ne pas le tenter ?

Il s'agit, en premier lieu, d'éloigner toutes les causes qui dépriment la vitalité et qui sont contraires aux développements des fonctions vitales : un usage éclairé d'agents médicamenteux peut faire beaucoup pour ramener la vitalité qui s'éteint et arrêter les progrès de la maladie ; mais il y a de nombreuses complications qu'il faut sans cesse combattre à l'aide d'armes *nouvelles*.

La phthisie tuberculeuse se rattache *toujours*, soit à une faiblesse, soit à un vice du sang ; c'est donc sur ce dernier qu'il faut agir avant tout. Pour cela, nous avons la série des arsénates sous toutes les formes :